

## CHRONIQUE RELIGIEUSE.

*ITALIE : Situation des esprits ; caractère de Pie IX ; retour aux anciennes traditions ; avenir de l'Italie.—MONT LIBAN : Cruelle position des Maronites ; touchant appel de l'archevêque de Saïda.—RUSSIE : Honneurs accordés au persécuteur de la mère Makrena ; situation critique de l'Eglise catholique ; coup-d'œil sur son administration.*



Il ne manque pas à Rome de politiques et d'esprits circonspects qui s'alarment de la popularité bruyante de Pie IX, qui rappellent avec inquiétude les commencemens du règne de Louis XVI. D'abord il y a dans tous les pays des gens qui n'aiment pas le bruit, parce qu'ils n'en font pas ; ensuite l'Italie a notre exemple pour s'instruire, et ce qu'elle possède d'hommes les plus éminens s'emploient exclusivement à cette tâche de donner, de conserver au parti de la liberté la modération qui fait la force. De plus, si le Pape ne peut pas compter à perpétuité sur les suffrages des journalistes et des étudiants qui organisent les ovations, il a pour lui l'affection plus constante et plus efficace du peuple, de ce peuple italien moins blasé que le nôtre par les journaux et les théâtres, plus simple, plus sensible à ce qui est vraiment bon et beau. Le lendemain du jour où le Pape avait été fêté à la Minerve, il devait aller faire sa prière à Saint-Pierre, et le bruit s'étant répandu dans le *Trastevere* que deux ou trois hommes de Rimini avaient tenu de mauvais propos, les Trasteverins sont allés attendre le souverain Pontife, ont environné sa voiture, l'ont salué des cris les plus enthousiastes, en lui disant de compter sur eux, et que le peuple se chargeait de veiller à sa sûreté. Ces démonstrations populaires ont d'ailleurs quelque chose de bienveillant et de sage, qui plaît et qui rassure. La foule n'a pas cet aspect menaçant, même dans ses joies, que nous remarquons en France. On ne craindrait pas d'y laisser aller sa domestique avec son enfant sur les bras. C'est que la présence du souverain Pontife réveille toujours un sentiment religieux qui domine et modère tous les autres. Les journalistes peuvent bien ne considérer dans Pie IX que l'instrument de leurs desseins, le réformateur de beaucoup d'abus, le chef d'une révolution italienne, d'un nouveau parti guelfe et d'une troisième ligue lombarde ; mais le peuple y voit par dessus tout son père spirituel, qui prend ce titre à la lettre, qui en fait toutes les fonctions ; il voit ce que tout le monde avoue, un prêtre irréprochable, un évêque zélé, un saint.

Le peuple a raison, et il comprend le rôle du pape comme le pape le comprend lui-même. Le pape et ceux qui l'entourent reconnaissent toutes les difficultés et toute la nécessité des réformes ; mais ce qui le préoccupe, ce sont les besoins spirituels de la chrétienté. Le pape est comme les plus grands de ses prédécesseurs, également pénétré d'une foi profonde en son titre de vicaire de Jésus-Christ, et d'un profond sentiment de son indignité. Il représente parfaitement ces pontifes des premiers siècles si forts de leur faiblesse, si effrayés, mais si convaincus de leurs devoirs. Il imite leur conduite en faisant peu à peu revivre les anciennes traditions, en reprenant une à une les attributions de l'épiscopat, en prêchant au peuple, ce qui ne s'était pas vu depuis six siècles, en distribuant la sainte communion aux fidèles, en visitant *incognito*, à pied ou en voiture de place, les écoles des pauvres et des familles indigentes. Il laisse ainsi s'effacer à

de cette qualité de prince temporel, qui avait peut-être trop paru depuis Jules II et Léon X, qui avait contribué à soulever tant de préventions chez nous et ailleurs ; et en même temps on retrouve en lui, plus reconnaissable que jamais, l'évêque de Rome, cette autorité toute paternelle et toute désintéressée, que personne n'aurait le courage de haïr, et à laquelle il est bien difficile de ne pas se rendre. Lui-même disait dernièrement qu'en donnant l'amnistie, sa principale pensée avait été de ramener à Dieu plusieurs âmes. En effet, le jour de la fête de Saint-Pierre-aux-Liens, soixante amnistiés sont allés dans l'église placée sous cette invocation, communier publiquement. Assurément, beaucoup de gens hausseraient les épaules de cette politique uniquement préoccupée de convertir les pécheurs. Et cependant on a toujours vu dans l'histoire que ce sont les saints qui, ne pensant qu'à sauver les âmes, ont fini par sauver le monde. M. Capponi, un des chefs du parti du progrès, disait dernièrement que le pape ne pourrait peut-être pas réaliser la moitié des réformes qu'il projetait, et que néanmoins il ferait infiniment plus de bien qu'il ne pensait en faire ; car s'il agissait peu sur les institutions qui sont la surface de la société, il agirait puissamment sur les consciences, qui en sont le fond même, il a réveillé dans Rome le pouvoir de la pensée et de la parole ; il s'est adressé aux esprits comme il convient à un pouvoir essentiellement spirituel ; il a ressuscité en Italie cet amour du Saint Siège, qui a fait la puissance de l'ancienne Italie, et qui seul peut faire à la longue l'émancipation de l'Italie moderne.

### MONT-LIBAN.

La société de secours pour les Maronites du Mont-Liban publie une *Notice historique* sur ces populations chrétiennes, et sur les malheurs excessifs qui les ont décimées de nouveau en 1815. D'après un relevé authentique, il résulte, dit cette *Notice*, pleine d'un trop douloureux intérêt, qu'aujourd'hui tout l'espace compris entre Beyrouth, Damas et Nazareth, est complètement ravagé ; il n'y reste plus ni une église, ni un couvent, ni un collège, ni une maison, pas une cabane, pas un arbre fruitier, pas un cep de vigne de tout ce qui appartenait aux Maronites. Dans les seuls diocèses de Damas, de Chypre, de Beyrouth et de Saïda, sept cent cinquante-cinq églises et quarante-huit couvens sont détruits ou brûlés ; depuis que la paix a été apportée, à ce que l'on dit, par Schekib Effendi, dans les seuls districts de Gizzin et de Schouff (et il y a eu vingt-sept districts ravagés), mille soixante Maronites ont été égorgés froidement après avoir mis bas les armes sur la parole des officiers turcs ; nous ne parlons pas de ceux qui ont péri pendant les deux guerres, ni de ceux qui sont morts depuis de faim, de misère et de mauvais traitemens. Tous les Maronites, depuis Jérusalem jusqu'à Antioche, ont été désarmés par les Turcs et les Druses, avec la plus atroce barbarie. Quant aux Druses, on s'est contenté de leur enlever un très-petit nombre d'armes, en leur en laissant beaucoup plus qu'il n'en fallait pour les armer tous trois fois.

Il faut d'ailleurs, sur tous ces affreux détails, entendre les récits que trace un respectable prêtre de ces contrées désolées, le